



Le

FURET DE LYON.

Industrie, Beaux-Arts, Sciences, Littérature, Théâtres, Mœurs et Modes.

ON S'ABONNE au FURET, chez M. BARON, libraire, rue Clermont, et chez M. GŒURY, tenant cabinet de lecture, place des Célestins. — Le prix de l'abonnement, qui se paye d'avance, est de 5 fr. par trimestre pour Lyon; 50 centimes en sus par trimestre dans le département, et hors du département 1 franc en sus par trimestre. — Le prix des annonces est de 25 centimes par ligne. — CE JOURNAL PARAÎT LE DIMANCHE ET LE JEUDI.

L'EMPEREUR ET LE POÈTE.

La seconde représentation de la tragédie d'*Omais* eut lieu à Saint-Cloud, le 14 septembre 1806, et y produisit une vive sensation : les larmes de Joséphine décidèrent les cœurs les plus durs à pleurer; la pièce finie, Napoléon fit demander l'auteur, on le cherche inutilement dans la salle, car il était resté à Paris. Le lendemain, un aide-de-camp lui porta une lettre dans laquelle il était prévenu qu'il serait reçu à Saint-Cloud le 16 septembre, à huit heures du matin. De Lormian s'y rendit...

« Bonjour, monsieur le Barde, dit Napoléon, qui par le titre faisait allusion aux poésies ossianiques que de Lormian avait imitées avec tant de goût et de bonheur; vous faites donc des ouvrages dramatiques? J'ai vu hier votre pièce et je vous ai fait appeler : pourquoi n'assistiez-vous pas à la représentation? »

« Sire, parce que je n'étais pas invité. »

Cette réponse franche parut ne pas déplaire à Napoléon, qui poursuivit ainsi :

« J'ai vu votre tragédie, qui n'en est pas une; un amour inutile... une conspiration ridicule, aucune connaissance des lieux... avez-vous été en Egypte? »

« Non, sire. »

« Il y paraît, est-ce vous qui avez indiqué les costumes? »

« Je me suis reposé de ce soin sur Talma. »

« Talma s'est mépris; au lieu du collier, des bracelets et de la robe égyptienne que devait porter Joseph, il a paru sur la scène habillé en Néron. Votre Rhamnès est nul; quand on conspire, même au théâtre, il faut réussir ou ne pas s'en mêler.... le schâle bleu de M.^{lle} Mars lui va fort bien. Puisqu'elle ne joue que la comédie, pourquoi lui avez-vous confié votre Benjamin? »

« J'ai cru trouver dans elle seule les qualités qu'exigeait ce rôle. »

« Vous avez-bien fait.... Votre Siméon ne devait être qu'un chef du désert, vous en faites quelque chose d'amphibie... il fallait le mettre en scène avec le frère qu'il a vendu.... Cette situation manque à l'ouvrage. Je sais que la chose est difficile, mais cela vous regarde.... votre Jacob est un pleureur.... et Joseph un faiseur de phrases. »

Toutes ces phrases heurtées, sans suite et sans liaison, à la manière de l'empereur, commençaient à importuner le pauvre auteur, qui se demandait en lui-même si on l'avait fait venir pour le mystifier. Napoléon, qui riait du supplice de Lormian, le tourmenta quelque temps encore de ses critiques exagérées. Tout-à-coup il changea de figure et de langage.

« Allons, monsieur le Barde, dit-il, je vous ai assez lutiné; votre tragédie n'en est pas une, c'est incontestable; mais elle offre de grandes beautés : l'exposition, la scène de Benjamin, la fin du quatrième acte, et surtout le cinquième, sont superbes, le style, surtout, est merveilleux; c'est de la

musique de Cimarosa. Voilà un beau coup d'essai, mais il faut continuer.... êtes-vous à votre aise? »

« Non, sire. »

« Tout ces poètes n'ont jamais le sou. »

« Votre Majesté voudra sans doute faire mentir le proverbe. »

Ici Napoléon sourit, et ajouta :

« Travaillez, j'aurai soin de vous. Votre Ossian est admirable; je sais par cœur le chant d'Arthur. Cet ouvrage s'est bien vendu; faites-en une édition de luxe, j'y contribuerai. »

Napoléon alors se leva de table; car il déjeûnait durant cet entretien, qui avait pour témoins le duc de Frioul et le comte de Lucay, préfet du palais. Il tira de Lormian à part et, dans l'embrasure d'une fenêtre, il lui dit :

« Quand vous ferez une nouvelle pièce, venez me la lire, j'aime beaucoup la tragédie. Je vous donne sur ma cassette une pension provisoire de deux mille écus; plus tard je ferai davantage, cela dépend de vous... adieu, et sans rancune. »

Le surlendemain de cette audience, de Lormian reçut de la part de Napoléon une tabatière en or avec son chiffre, qui renfermait huit mille francs en billets de banque. Au reste, l'auteur profita des bons conseils de Napoléon, il ajouta une scène entre Joseph et Siméon; c'est sans contredit, sous le rapport dramatique, la plus forte de l'ouvrage.

HISTORIQUE.

ARTS INDUSTRIELS.

ÉDUCATION DES VERS A SOIE.

Les vers à soie, élevés dans des locaux en général peu ou point appropriés à l'usage auquel on les consacre, périssent souvent à la troisième ou à la quatrième mue dans une proportion vraiment effrayante, puisqu'on admet qu'on en perd la moitié. Ce résultat ne doit pas étonner, puisque le ver transpire beaucoup, et que sa litière est abondante et susceptible d'une prompte putréfaction.

Les chlorures de soude ou de chaux jouissent de la propriété extrêmement remarquable de décomposer toutes les matières putrides dans lesquelles il entre de l'hydrogène, et l'on sait que cela a lieu partout et presque sans aucune exception. Ajoutons encore une particularité fort intéressante : c'est que le chlore qui se combine avec l'hydrogène, et opère ainsi la décomposition des atomes en putréfaction, ne se dégage qu'autant qu'il rencontre ce gaz, et reste combiné dans l'hypothèse contraire avec la soude ou la chaux dans les chlorures; de telle sorte que l'on ne doit pas craindre d'émanation capable de porter atteinte à la santé. Une fois ces deux vérités admises, il est facile de voir le parti que l'on peut tirer des chlorures désinfectants, et combien de pertes on peut éviter par leur emploi. L'unique remède ad-

ministéré jusques à présent pour tâcher de guérir les vers à soie est le vinaigre que l'on brûle afin d'assainir l'atmosphère. Mais cette précaution est presque toujours superflue, attendu que le seul effet du vinaigre est de remplacer la mauvaise odeur qui existe par une odeur plus saine, et non pas de la détruire. Le but sera complètement atteint par le cultivateur s'il a le soin de disposer dans la chambre où il loge les vers à soie des vases plus larges que profonds, dans lesquels il fera un mélange d'eau et de chlorure. La proportion de un litre de chlorure sur dix litres d'eau me semble convenable. Il faut avoir une assez grande quantité de ces vases, et en proportion avec le nombre des sujets que l'on élève. De cette manière, et à mesure que la décomposition des feuilles de mûrier s'opérera, les émanations putrides seront absorbées par le chlorure, qui, s'emparant de leur hydrogène, leur ôtera alors les propriétés qui les rendaient nuisibles. Cette précaution si simple et peu coûteuse (puisqu'avec une bouteille de chlorure de chaux en poudre on peut faire au moins dix bouteilles liquides) empêchera bien certainement la mortalité dont on se plaint, et qui est une des causes citées du haut prix de la soie. Les cas de perte étant alors rendus plus rares, les produits deviendront plus abondants, et nous serons d'autant moins tributaires des étrangers. Cette expérience a du reste été faite dans les environs de Marseille, et elle a été suivie d'un plein succès.

HYGIÈNE.

DES LIEUX LES PLUS FAVORABLES AU RÉTABLISSEMENT DES MALADES DONT LA POITRINE EST AFFECTÉE.

On rencontre, dans l'histoire de l'esprit humain, deux hommes supérieurs qui ont beaucoup donné à l'influence des climats, et on a même dit qu'ils avaient été trop loin. Le premier est *Hippocrate*, et le second est *Montesquieu*. L'un est le plus grand des médecins; il marche à une si grande distance en avant de tous, qu'on ne peut, suivant la remarque de *Barthez*, assigner quel est celui qui vient le plus près de lui; quant à l'autre, il est regardé comme le premier homme qui ait écrit sur les lois, et il se trouve aussi à la tête des publicistes. Quoique *Hippocrate* et *Montesquieu* aient été doués de beaucoup de génie, le caractère et les qualités de leur esprit ne se ressemblent point; ils ne se rapprochent que par la sagacité et l'étendue de leurs vues, et le précieux talent de généraliser leurs idées. *Montesquieu* travaillait sur les lois des hommes, imparfaites comme eux, et mobiles comme leurs passions. *Hippocrate* étudiait et recueillait soigneusement, pour les transmettre aux autres, les lois de la nature, qui sont éternelles comme elle. *Hippocrate* employait toute la force de sa tête, et appliquait toutes ses connaissances à l'art de conserver les hommes en santé, ou de diminuer la somme de leurs maux physiques, et tout ce qu'il a écrit sur les climats devrait être gravé en lettres d'or dans nos modernes temples d'Esculape et d'Hygie. Que la doctrine du père de la médecine sur les climats soit donc le sujet de nos fréquentes méditations, et que ses précieuses observations sur leur inévitable influence ne sortent jamais de la mémoire du médecin...., surtout aujourd'hui que la passion des voyages est si générale qu'on doit attacher beaucoup d'importance à connaître les parties de l'Europe où l'air est le plus sain, soit qu'on jouisse d'une bonne santé, soit, à bien plus forte raison, qu'on soit attaqué de telle ou telle maladie.

Les observations faites par le docteur Clark, et les miennes pendant mon séjour dans le sud-est de la France, démontrent combien il est absurde d'envoyer les pulmoniques passer l'hiver dans le midi de ce royaume; car dans toutes les saisons la température y est absolument contraire aux maladies de poitrine. Comment ose-t-on choisir pour la résidence des personnes dont la poitrine est délicate, une contrée où le terrible *Circius* souffle avec tant de violence? une semblable erreur prouve la légèreté avec laquelle on adopte les opinions médicales les moins rationnelles. La sécheresse est un des caractères les plus remarquables de la Provence; on a calculé qu'il ne tombe annuellement que dix-neuf pouces d'eau à Marseille et à Toulon, ce qui fait six pouces de moins qu'à Londres, et moitié moins qu'à l'extrémité sud-

ouest du comté de Cornouailles. Le nombre des jours de pluie est de 67 par an dans la Provence, et de 178 à Londres; la quantité d'eau qui s'évapore à Toulon, dans le cours de l'année, est de 40 pouces, de 52 pouces à Paris, et seulement de 24 à Londres. Il est facile de voir par ce simple aperçu que la Provence est le pays le plus sec de l'Europe; son aspect est loin de démentir la vérité de ces calculs. Ce serait un des pays les plus tristes de l'Europe, si son ciel pur et la beauté des mers qui baignent ses côtes n'en compensaient l'aridité. La température du sud-est de la France est en général si sèche et si brûlante, qu'elle oppresse et irrite la poitrine; quoique beaucoup plus chaude que l'Angleterre, la Bretagne, la Guienne, elle est cependant plus variable dans la proportion d'un à trois durant toute l'année, et de deux à un, d'un jour à l'autre; l'hiver y est aussi très-rigoureux, lorsque le vent du nord-est, nommé *mistral*, souffle avec continuité. Il est difficile, quand on n'en a pas ressenti l'impression, de se faire une idée de la violence de ces brises glaciales. Le *mistral* fait un bruit épouvantable; nous l'avons vu sur les routes renverser des soldats en marche, et plus d'une fois, dit-on, il a entraîné à la mer les personnes qui se promenaient sur ses bords. Ce vent cruel ne cesse guère de se faire sentir, qu'à la hauteur de Montélimart, dans le Dauphiné. Une chose remarquable, dit le docteur Clark, c'est que ce sont les médecins français qui connaissent le moins les dangers de la Provence pour les pulmoniques; la plupart d'entre eux ne manquent guère d'y envoyer ceux que leur art n'a pu guérir. Ce funeste expédient ne sert presque toujours qu'à hâter la fin de ceux pour qui on l'emploie.

Le climat de la Provence ne convient donc pas aux personnes pulmoniques ou atteintes d'une irritation dans les membranes muqueuses des organes digestifs et pulmonaires, et principalement dans les irritations de l'estomac, du larynx et de la trachée-artère; mais il est salutaire pour les individus d'un tempérament mou, qui sont disposés à des affections mélancoliques et dont une atmosphère humide augmente l'état de souffrance. L'air sec de la Provence et son ciel étincelant de lumière produisent alors des effets merveilleux.

D. PH. MUTEL.

PETITES LEÇONS DE PHYSIQUE.

(2^{me} Article.)

DE L'EAU, DE LA NEIGE, DE LA GLACE ET DE LA VAPEUR.

L'eau n'est point un élément, comme on le croyait autrefois, car c'est un fluide composé de deux gaz, comme l'air, c'est-à-dire d'une partie de gaz *oxygène*, et deux parties de gaz *hydrogène*, autrement nommé gaz *inflammable*. Les chimistes se sont assurés de ce fait, d'abord en décomposant l'eau, mais ensuite en reformant cette même eau par la combinaison de deux gaz dont elle est véritablement composée; en sorte qu'ils ont effacé jusqu'au moindre doute à cet égard.

L'eau se présente à nous sous trois états différens: à l'état liquide, à l'état solide ou de glace, et à l'état de vapeur.

L'eau liquide, qui nous intéresse le plus, pèse 70 livres (55 kilog.) le pied cube. On ne peut la comprimer ou lui faire tenir moins de place qu'elle n'en tient naturellement, qu'en employant des moyens extraordinaires. L'eau qui tombe du ciel est à peu près aussi pure que l'eau distillée, et dans cet état c'est un liquide sans saveur, sans couleur et sans odeur; mais les eaux qui s'échappent du sein de la terre, qui donnent naissance aux sources, aux fontaines, aux ruisseaux, et par suite aux rivières et aux fleuves qui vont se jeter dans la mer, ces eaux tiennent presque toujours quelques substances terreuses ou salines en dissolution, et quand ces substances sont assez abondantes pour donner un goût, ou pour influencer sur la santé de ceux qui les boivent, elles prennent le nom d'*eaux minérales*, et quand elles sont naturellement chaudes, on les nomme *eaux thermales*.

L'eau salée est plus abondante que l'eau douce, puisqu'elle forme toutes les mers, et que les fleuves et les rivières ne sont rien en comparaison de ces grands réservoirs salés.

L'eau est le meilleur de tous les niveaux; elle obéit à la moindre pente et se refuse à monter au-dessus de son niveau naturel.

L'eau, comme la plupart des autres liquides, a la propriété

de s'évaporer, surtout quand le soleil darde ses rayons à sa surface. Cette eau, qui s'échappe ainsi, se mêle à l'air sans en altérer la pureté; mais cependant, quand elle s'y accumule en trop grande quantité, elle nous dérobe une partie de la lumière, donne naissance aux nuages, aux brouillards, à la pluie ou à la neige. Il s'en évapore beaucoup plus à la surface de la mer qu'à la surface de la terre, aussi les vents qui nous apportent constamment la pluie sont ceux qui passent sur l'Océan ou sur la méditerranée.

L'eau, enfin, est un des élémens de l'existence; c'est la boisson naturelle de l'espèce humaine et de la plupart des animaux; c'est le principe essentiel de la végétation, et la privation de ce fluide est l'une des plus grandes calamités que l'on puisse imaginer.

La glace n'est autre chose que de l'eau rendue solide par l'effet du froid. Dans ce nouvel état l'eau a perdu sa fluidité, sa mobilité; elle ressemble à du cristal; elle a augmenté de volume et est devenue plus légère, puisque l'on voit nager les glaçons à la surface des rivières qui charient, et cette augmentation de volume, cette espèce de gonflement est la cause qui fait casser nos cruches quand l'eau qu'elles contiennent vient à s'y congeler. L'eau salée, ou l'eau qui est mêlée à quelque liqueur spiritueuse, se sépare et se congèle seule; c'est pour cette raison que les glaçons de la mer ne sont point salés, et que l'on parvient à rendre le vin fort et spiritueux en le faisant geler et en le soutirant avant le dégel; c'est un moyen d'en séparer l'eau.

La neige est le produit d'un brouillard épais que le froid change en une infinité de petits glaçons imperceptibles qui, en se réunissant, forment le plus ordinairement de légers flocons irréguliers qui tombent avec plus ou moins d'abondance, et qui couvrent la terre d'une couche plus ou moins épaisse, dont l'effet est de préserver du plus grand froid les végétaux qu'elle cache.

La neige se durcit à la longue, ou par l'effet d'un grand froid elle se change même en glace quand elle est fortement comprimée. Dans les pays où il en tombe beaucoup il y a des montagnes où la neige ne fond jamais, et c'est elle qui donna naissance aux glaciers, qui sont des amas énormes de glace que l'on voit descendre dans les vallées et jusqu'au milieu des champs cultivés. Quand la neige s'amasse sur des pentes très-rapides, il arrive un moment où elle ne peut se soutenir, et alors il se fait ce que l'on nomme dans ces pays une *avalanche*, c'est-à-dire une sorte d'éboulement de neige qui entraîne, couvre ou écrase tout ce qui se rencontre sur son passage.

L'eau réduite en vapeur au moyen du feu que l'on entretient sous un vase ou par l'effet de la chaleur du soleil, tient plus de 1,700 fois autant de place que l'eau liquide, c'est-à-dire qu'un pied cube d'eau produit 1,700 pieds cubes de vapeur, et c'est à cause de cette grande augmentation de volume et de la force énorme qui eu est le résultat, que la vapeur d'eau devient capable de produire des effets beaucoup plus étonnans que ceux de la poudre à canon.

A MONSIEUR LE RÉDACTEUR DU FURET DE LYON.

Monsieur le Rédacteur,

Dans votre N.º du dimanche 3 février courant, vous appelez l'attention de l'autorité locale sur la nécessité de soumettre à une visite les bestiaux destinés aux approvisionnemens de la ville; vous faites apercevoir les graves inconvéniens qui peuvent résulter de cet oubli des réglemens sur une chose qui intéresse à un si haut point la santé des habitans; et, pour montrer combien l'état actuel des choses permet peu d'empêcher le mal, vous rappelez qu'en 1825, des moutons frappés d'épizootie n'en étaient pas moins conduits à Lyon, et vendus très-aisément.

De crainte, Monsieur, que ce qui s'est passé en 1825 ne se renouvelle aujourd'hui, permettez-moi d'informer, par la voie de votre journal, soit l'administration municipale, soit mes concitoyens, que dans ce moment il règne, dans le département de l'Ain, une maladie sur les moutons qui les fait périr en quelques jours. Un seul fermier de la commune de Montagneux, canton de St.-Trivier, en a perdu pour plus de deux mille francs dans la dernière quinzaine de janvier.

Recevez, etc.

Un de vos abonnés.

TABLETTES DRAMATIQUES.

Grand-Théâtre.

Première représentation de *l'Homme au masque de fer*, drame historique en cinq parties, par MM. Arnould et Fournier.

Mon intention n'est pas de fouiller les chroniques pour savoir si LOUIS XIII, que ses courtisans surnommèrent LE JUSTE, eut la royale infamie de jeter un de ses fils dans le fort de Pignerol, le visage caché par un masque de fer, parce que le hasard avait voulu que la reine mît au monde deux enfans jumeaux, pour que l'un fût roi de France, et l'autre prisonnier d'état. D'épaisses ténèbres cachent encore à tous les yeux la naissance et le rang de l'infortuné qui mourut d'une mort si lente et si pénible. En effet, des suppositions, des probabilités plus ou moins vraisemblables, c'est tout ce que les biographes, les compilateurs, les historiens mêmes ont pu nous transmettre sur cet horrible épisode des beaux temps de la monarchie. Qu'est-ce donc que l'homme au masque de fer? est-ce un fils du roi, ou seulement un courtisan disgrâcié? Les auteurs, pressés de choisir au milieu de ce chaos, devaient nécessairement adopter la version qui pouvait fournir les développemens les plus dramatiques; aussi l'ont-ils fait, et dans la pièce de MM. Arnould et Fournier, *l'Homme au masque de fer* est réellement le fils du roi. Il naît presque sous les yeux du spectateur, qui voit *l'emploi* que le roi sait faire de ce second fils, confié au père Audoin, de la compagnie de Jésus, pour être élevé dans une ignorance complète de son sort et de son état.

Au 2.^e acte, dix-huit ans après, nous voyons ce jeune prince, qui a nom Gaston, nous le voyons, dis-je, à l'école du père Audoin, qui s'est fort bien acquitté de son emploi de précepteur, car son élève ne sait rien, absolument rien, ce dont le père Audoin est tout fier. Toutefois, si son élève ne sait ce que c'est qu'histoire, morale, philosophie, etc., en revanche il sait fort bien toucher un cœur; car M.^{lle} Marie d'Ostanges, dont le père est exilé dans ses terres, n'a pu résister à l'amour que Gaston a allumé dans son cœur. Mais ce M. le marquis d'Ostanges, qui compte je ne sais plus combien de quartiers de noblesse et de générations, ne donnera sa fille qu'à un homme de la cour, qu'à un homme NÉ. Gaston n'est pas né, c'est de la bouche même du père Audoin qu'il apprend ce fatal secret qui le force de renoncer à la main de Marie. Néanmoins, avant de perdre celle qu'il aime, il se résoud à avouer à ce chatouilleux marquis les liens qui l'attachent à sa fille. Soins perdus, peine inutile! car le marquis ne la marie pas moins à un très-vieux et très-riche seigneur de la cour.

Daubigné, chef des protestans, qui connaît la naissance et le rang du jeune Gaston, l'enlève au père Audoin, sous le prétexte de la distraire de cette passion amoureuse. Ceci est une supercherie, car Daubigné ne voit dans Gaston qu'un instrument de faveur dont il pourra se servir en temps et lieu.

Marie d'Ostanges est bientôt veuve de son vieil époux, et le roi, Louis XIV, l'a remarquée parmi les plus belles dames de la cour. Qu'on juge de sa surprise lorsqu'elle voit entrer dans son grand salon, préparé pour le roi, ce *petit Gaston*, ses premières amours. Elle l'aime encore, elle le lui dit; cependant il doit s'éloigner, mais il reviendra. C'était chez Marie que l'élève du père Audoin devait apprendre le secret de sa naissance. Une boîte aux armes de France laissée sur une table frappe les yeux de Gaston qui, mu par un sentiment de jalousie, veut connaître ce qu'elle contient. Une lettre d'Anne d'Autriche, sa mère, lui révèle tout. Le bouillant jeune homme n'est plus maître de la joie qu'une pareille surprise lui cause. Déjà il se voit la tête ornée d'une couronne, il commande, il a des sujets!... C'est au milieu de cette ivresse de bonheur qu'arrive M. de Cinq-Mars, un des aspirans à la main de Marie. Gaston, qui sait toute la différence que le sort a placé entre lui et son rival, ne souffre qu'avec la dernière impatience les grands airs de M. de Cinq-Mars; il pousse la pétulance jusqu'à exiger qu'il se découvre. Après une vive altercation, une rencontre est fixée derrière le Louvre. Le roi, informé de tout, le fait arrêter dans ce lieu même et conduire, le visage couvert d'un masque de fer, dans un château dont M. de Cinq-Mars est nommé gouverneur, avec la promesse du titre de duc lorsque son prisonnier sera mort.

Plus tard, nous le retrouvons, mais quelle différence! plus

rien de ce jeune homme à l'imagination riche et brillante ! plus de joie ! plus de bonheur ! plus d'espérances ! plus de plaisirs ! autrefois, en perspective, un trône ! aujourd'hui, un tombeau, tombeau isolé, inconnu ! Cependant une dernière consolation lui est réservée : il révoit Marie, Marie dont le père est prisonnier d'état dans le même château. L'ambition, sous le masque de l'amitié, sera encore près de lui, car Dauligné, ce chef des protestans, ne le quitte pas.

Dix ans s'écoulent. Les forces du malheureux Gaston sont totalement épuisées ; c'est à grand' peine, s'il reconnaît la voix de sa Marie, qui cette fois vient à lui sous les traits d'une sœur de charité. Aux accens de cette voix qui parle encore à son cœur rongé de chagrins, ulcéré de mille et mille maux, son âme assoupie se réveille ; mais l'émotion est trop forte pour ce corps habitué depuis si long-temps à la vie des tombeaux ; aussi le râle de la mort vient-il le saisir, et ses yeux se ferment, et son corps tremble, et sa main est glacée, son cœur froid !... il est mort !...

Telle est à peu près la *marque* du drame donné au bénéfice de M. Pépin. La seconde représentation n'a fait que confirmer le succès de la première, et tout laisse croire que cet ouvrage est destiné à une certaine vogue. Non qu'il renferme des beautés d'un ordre supérieur à ce que nous connaissons, mais les auteurs ont eu le bon esprit de ne pas chercher des coups de théâtre aux dépens du bon sens et de la raison.

L'action, un peu nulle dans le premier et le second acte, marche vivement au troisième, et ne se ralentit pas un instant. Le quatrième et le cinquième actes sont ce qu'ils devaient être dans un pareil sujet, pleins d'émotions déchirantes.

Le plus difficile de ma tâche est arrivé, car il me faut maintenant parler des acteurs ; et comment faire pour ne pas blesser des amours-propres si irritables de leur nature ? Eh ! qu'importe ! la vérité quand même....

A Delacroix, je dirai : bien ! très-bien ! vous comprenez le drame ! je vous ai vu jeune homme vif et brillant, tendre et léger ; je vous retrouve vieillard avant le temps, le cœur brisé par le chagrin, l'âme torturée ; vous avez bien souffert, n'est-ce pas ? Qu'est-il besoin de me le dire ? je vous regarde !... et je comprends.

Valmore a fait de son rôle ce qu'un acteur intelligent pouvait en faire.

De M.^{lle} Wenzel, que dirai-je ? que les flagorneries de M. M.^{***} ont détruit entièrement les qualités qu'elle pouvait avoir. Ce rôle de Marie, elle l'a gazouillé ! elle l'a chanté ! enfin, je croyais entendre une serinette. Il ne suffit pas, Mademoiselle, d'une petite voix flûtée, mignarde et coquette pour jouer la *comédie* : il faut une voix qui vienne parfois de l'âme ; et si une actrice prend toute sa voix dans sa tête, cette voix sera souvent sèche et dure comme la vôtre dans le 4.^e acte de *l'Homme au masque de fer*.

A Ernest, je lui reprocherai des mouvemens trop saccadés et trop brusques.

Cossard est chargé d'un rôle qui exige de la tenue et une diction bien nette, aussi est-il mal à son aise.

Roblin, dans le rôle de Cinq-Mars, n'a qu'une scène importante, dont il se tire très-bien.

Je ne dis rien de M.^{me} Boulanger.

Maintenant, une réflexion qui s'applique à Valmore, Berthaud et Cossard : Le second acte de la pièce se passe à dix-huit ans du premier, et nous retrouvons ces messieurs, dans le second, tout aussi frais et tout aussi jeunes qu'au premier. Dans ce temps-là, peut-être, on ne vieillissait pas !....

J. B.

— L'espace nous manque aujourd'hui pour examiner d'une manière convenable la belle partition du *Philtre*. A dimanche donc ! Toutefois, nous nous hâtons de consigner le brillant succès qu'a obtenu cet ouvrage à la seconde représentation, qui a eu lieu mardi dernier.

Théâtre Des Célestins.

AU BÉNÉFICE DE M. CÉLICOUR.

Vendredi prochain, les premières représentations à ce théâtre de *Paul I.^{er}*, empereur de Russie, drame en trois actes, de l'Ambigu ; *Robert-le-Diable*, folie vaudeville en un acte, et la *Dédaigneuse*, de feu Vulpian, vaudeville en un acte. Espoir !....

CHRONIQUE.

Un fort détachement de Polonais est arrivé mercredi dans nos murs, précédé de la musique de l'artillerie de l'ex-garde nationale de notre ville ; le drapeau tricolore flottait avec le drapeau polonais au milieu d'un nombreux cortège, composé des citoyens les plus honorables de la cité.

— Les voleurs de marteaux ont été arrêtés, encore nantis des objets volés.

— Hier soir, un homme ivre a failli être jeté à l'eau, pour avoir crié : *Enfoncé ! les Polonais.*

AIR CHANTÉ PAR CANAPLE,

ROLE DE FONTANAROSE.

Vous me connaissez tous, messieurs, je le suppose. Vous savez comme moi que médecin fameux, Je suis ce grand docteur, nommé Fontanarose, Connu dans l'univers... et... daas mille autres lieux !

Approchez tous ! venez m'entendre !
Moi, l'ami de l'humanité,
A juste prix je viens vous vendre
Et le bonheur et la santé.

Mon élixir odontalgique
Détruit partout, c'est authentique,
Et les insectes et les rats,
Dont j'ai là les certificats.
Par cet admirable breuvage
Un capitoul de soixante ans
Est devenu, malgré son âge,
Grand-père de dix-huit enfans.
Adoucissant et confortable,
J'ai vu par lui, par son secours,
Plus d'une veuve inconsolable
Consolée en moins de huit jours !
Approchez tous ! venez m'entendre, etc.

O vous, matrones rigides
Qui regrettez le bon temps,
Voulez-vous, malgré vos rides,
Voir revenir le printemps ?
Voulez-vous, mesdemoiselles,
Rester jeunes et belles ?
Voulez-vous, beaux jeunes gens,
Plaire et séduire en tous les temps ?
Prenez, prenez mon élixir !
Il peut tout guérir.

La paralysie
Et l'apoplexie
Et la pleurésie
Et tous les tourmens,
Jusqu'à la folie,
La mélancolie
Et la jalousie
Et le mal de dents.

Prenez, prenez mon élixir !
De tout il peut guérir.

Demandez ! demandez ! c'est le seul, c'est l'unique !

Vous me direz : Combien ce fameux spécifique ?

— Combien, messieurs, combien ? — Cent ducats ? — Nullement.

— Vingt ducats ? — Non, messieurs. — Dix ducats ? — Non vraiment.

Demandez ! demandez ! le voilà ! je le donne !

Prenez, prenez mon élixir !

De tout il peut guérir.

PROGRAMME DES THÉÂTRES.

Spectacle du jeudi 16 février.

GRAND-THÉÂTRE.

AMBROISE, opéra-comique en un acte.

L'HOMME AU MASQUE DE FER, drame en cinq actes.

L'ILE DE SCIO, ballet en un acte.

JOSEPH BEUF, Gérant.